Document généré le 8 mai 2024 03:34

Magazine Gaspésie

Des espoirs industriels : de la mine de plomb de Petit-Gaspé à la Gaspésia

Jean-Marie Fallu

Volume 52, numéro 1 (182), mars–juin 2015

URI : https://id.erudit.org/iderudit/73470ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Musée de la Gaspésie

ISSN

1207-5280 (imprimé)
2561-410X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Fallu, J.-M. (2015). Des espoirs industriels : de la mine de plomb de Petit-Gaspé à la Gaspésia. *Magazine Gaspésie*, *52*(1), 46–47.

Tous droits réservés © Musée de la Gaspésie, 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

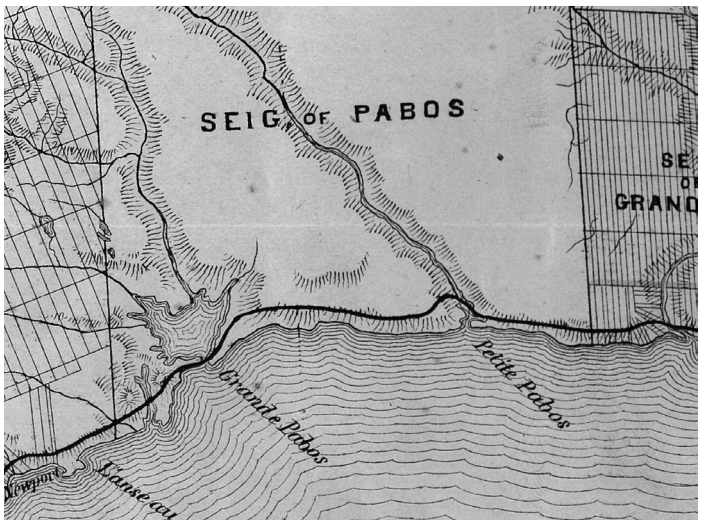
https://www.erudit.org/fr/

Des espoirs industriels : de la mine de plomb de Petit-Gaspé à la Gaspésia

Dans le cadre de cette chronique, vous êtes invité à nous signaler l'anniversaire (ex. 100e, 150e, 200e) d'une paroisse, d'une municipalité, d'un événement important ou d'un personnage marquant.

◆ **Jean-Marie Fallu**
Rédacteur en chef

Charriot provenant de la reprise de l'exploitation de la mine de plomb de Petit-Gaspé au 19e siècle. Collection Musée de la Gaspésie. 1974.79.1.



Détail d'une carte montrant la Seigneurie de Pabos, 1861.
Source : Musée de la Gaspésie. Collection Centre d'archives de la Gaspésie. P57/15/6.

350e anniversaire - 1665

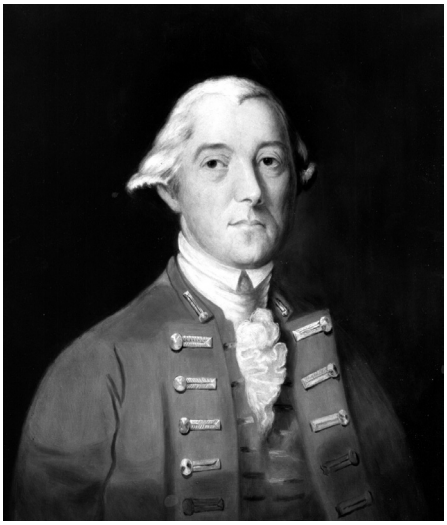
Un espoir minier à Petit-Gaspé

En 1665, Nicolas Denys intéresse l'intendant Talon à l'exploitation d'une mine de plomb à Petit-Gaspé dans la baie de Gaspé. En avril, Talon informe le ministre Colbert du projet : « […] j'ay donné ordre qu'on y deschargeast 25 travailleurs sous la conduite du S. Denis, avec les vivres et les outils nécessaires […] pour faire une première espreuve et vous informer dès cette année si cette mine est abondante ou non. » François Doublet accompagne son père Jean Doublet, commis de la Compagnie des Indes occidentales, sur le vaisseau déjà assez encombré par des chevaux et du fourrage : « Entre les ponts, il y avait 80 jeunes filles qui devaient être mariées à leur arrivée à Québec; ajoutez-y 70 ouvriers et vous avez une véritable arche de Noé. » À leur arrivée à Petit-Gaspé, ils installent des cabanes et des fourneaux et commencent à percer le roc le 28 août. Ils creusent jusqu'à 32 pieds de profondeur sans trouver rien de valable. Un feu se déclarant dans la mine tue deux hommes et en blesse plusieurs. On poursuit les travaux en 1666 mais sans plus de résultats, le roc étant trop dur. De cette aventure, François Doublet conclut ironiquement : « À la vérité, la mine n'avait fait que miner la bourse des mineurs[1]. »

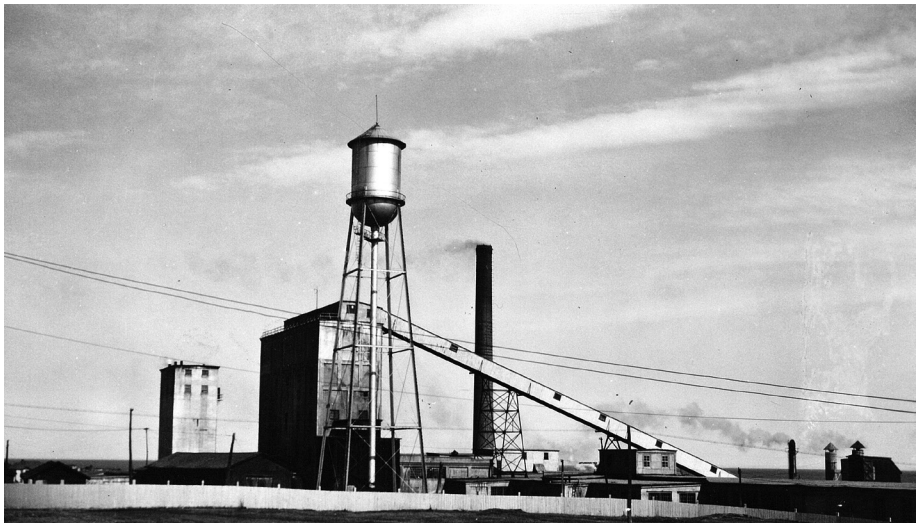
250e anniversaire - 1765

Le sort de la seigneurie de Pabos

Au début de la période anglaise, Pabos connaît peu de développements. En 1765, François Frédérick Haldimand achète l'ensemble de la seigneurie dont une partie avait été vendue, l'année précédente, par François Lefebvre de Bellefeuille à Jacques Terroux. Haldimand, un Suisse d'origine, a combattu dans les troupes britanniques lors de la prise de Montréal. En 1766, il fonde peu d'espoir sur la seigneurie qu'il destinait à son neveu qui meurt d'une noyade. Félix O'Hara, commerçant et juge de paix établi à Gaspé et homme de confiance de Haldimand, se porte acquéreur de la seigneurie en 1796. Déjà cinq familles acadiennes s'y étaient installées dix ans plus tôt à la suite d'une recommandation de O'Hara qui les trouve plus raisonnables que d'autres Anglais : « Bien qu'ils ne soient pas les amis de l'État, leur activité ne peut être que profitable. Ils ont reçu l'assurance qu'on ne toucherait pas à leurs biens. Ils ne demandent pas plus de terres qu'ils n'en peuvent cultiver, alors qu'Anglais et Américains réclament des milliers d'acres et n'en font rien[2]. »



Guy Carleton, gouverneur de la province de Québec, de 1768 à 1778.
Source : Musée de la Gaspésie. P1/16/1.



L'usine de Chandler, vers 1940.
Photo : Hedley V. Henderson. Fonds Cornélius Brotherton. P141/1/3/10/4.

200e anniversaire - 1815

Maria dit Lady Maria Howard-Effingham

Le toponyme Maria rappelle le nom de Lady Maria Howard-Effingham, épouse de Guy Carleton, gouverneur de la province de Québec. Le clergé aura plus de tolérance pour ce nom Maria en l'associant davantage à la Vierge-Marie qu'à une lady. L'une des premières traces du nom Maria apparaît sur une carte de Joseph Bouchette en 1815. Le canton de Maria remonte à 1842 et la municipalité du canton de Maria à 1855. La paroisse Sainte-Brigitte-de-Maria est fondée en 1860 et la municipalité de Maria existe depuis 1977. Jusqu'en 1902, Maria s'étend jusqu'à Saint-Jules à l'est et avant 1920, jusqu'à la pointe Bourg à l'ouest. À la fin du 19e siècle, en 1899, la paroisse compte 2 500 habitants dont plus de la moitié, 1 250 personnes, sont des Canadiens-français.

150e anniversaire - 1865

Une auberge au confluent de la Matapédia et de la Ristigouche

Au 19e siècle, la Ristigouche est tellement poissonneuse qu'un visiteur affirme qu'on peut « traverser la rivière Ristigouche sur le dos des saumons[3] ». Pionnier de Matapédia aux origines écossaises, Daniel Fraser, le premier pourvoyeur sur les bords des rivières Ristigouche et Matapédia, acquiert les trois premiers milles de la rivière Ristigouche comprenant les meilleures fosses à saumon dont la Matapedia Run où l'on capture jusqu'à 40 saumons par jour. Pour accommoder sa clientèle, Fraser fait construire une auberge au confluent des deux rivières vers 1865. Doté d'un esprit entreprenant mais faisant preuve de générosité, Fraser devient un important propriétaire terrien contrôlant un petit royaume fournissant de l'emploi à une centaine de travailleurs qui, durant l'été, cultivent la terre, font de l'élevage, guident les pêcheurs et travaillent en forêt durant l'hiver comme bûcherons, trappeurs ou chasseurs.

100e anniversaire - 1915

Chandler, première ville industrielle de la région

En 1915, la compagnie St. Lawrence Pulp and Lumber s'associe à la Chicoutimi Pulp Co. pour la mise en fonction des opérations de l'usine de Chandler. Ainsi arrive à Chandler Julien Édouard Alfred Dubuc considéré comme le roi de l'industrie des pâtes et papiers du Québec. Dubuc avait posé comme condition qu'on lui construise une maison d'hiver pour lui et son fils et une maison d'été sur le banc pour y faire venir sa famille et ses amis. Dubuc recevra à la Villa Marie-sur-mer ou Château Dubuc, entre autres et à plusieurs reprises son ami Mgr Paul Bruchési, archevêque de Montréal, et le député de Bonaventure Charles Marcil. La fille de ce dernier, Claire Marcil-Bruchési se rappelle des qualités d'âme de Dubuc mais aussi d'une remarque qu'il lui fait, témoignant des relations difficiles entre le dirigeant d'usine et les ouvriers : « Monsieur Dubuc était très sympathique, philosophe dans l'âme, aimable causeur, le tout couronné d'un calme qui lui était personnel. Ai-je le droit de répéter une phrase qui m'avait frappée de sa part ? Référant aux problèmes que comporte la vie d'un industriel, il me dit presque "recto tono": "plus je vais avec les hommes, plus j'aime les animaux"[4]. » ◆

Notes

1. Michel LeMoignan, « Une mine de plomb à Petit-Gaspé », *Revue d'histoire de la Gaspésie*, vol. 3, nº 3 (11), juillet-septembre 1965, p. 135-140.
2. Jean Bélisle, *Historique de Pabos*, Montréal, ministère des Affaires culturelle, Direction générale de l'archéologie et de l'ethnologie, 1980, p. 67-84.
3. *Le saumon de l'Atlantique*, Association pour le saumon de l'Atlantique, Montréal, février 1980, p. 3.
4. Claire Marcil-Bruchési, « J.-E.-Alfred Dubuc à Chandler », *Revue d'histoire de la Gaspésie*, vol. 12, nº 4 (48), octobre-décembre 1974, p. 277-287.

Source

- Jean-Marie FALLU, *Une histoire d'appartenance – La Gaspésie*, Québec, Les Éditions GID, 2004, 557 p.